



LA CAMPAGNE

Maison des Métallos (Paris) février 2009



Comédie dramatique de Martin Crimp, mise en scène de Corinne Frimas, avec Valérie Fontaine, Marianne Legall et François Pick.

Ils ont quitté la ville pour la campagne, troqué le bruit contre le silence et laissé une vie pour une autre, meilleure... "**La campagne**" de **Martin Crimp** narre une histoire d'adultère, un adultère entre le docteur Richard et une jeune femme, étudiante en histoire.

C'est un soir, alors qu'il rentre avec une jeune inconnue, que le doute va s'installer dans l'ancienne bergerie rénovée. Le soupçon est palpable. Mais qui est-elle ? C'est la question que se pose la femme du médecin, une question à laquelle elle refuse de répondre car au fond elle le sait.

Tout est suggéré, rien n'est dit. La vérité approche la surface sans jamais la toucher. C'est toute cette subtilité qui transpire tout au long de la représentation. Malgré cela, les masques tombent peu à peu et la bienséance va laisser place à la violence, jamais franche, mais si fine qu'elle fait mal.

Les mots et tournures de phrases se répètent pour créer un rythme et accentuer la gravité de la situation. Cette musicalité, parfois dure, est appuyée par les cordes grinçantes et les enchaînements stridents des notes du violon.

La lumière, avec **Daniel Lévy** aux manettes, constitue à elle seule un personnage. Elle éclaire les comédiens sur des moments de vérité et s'échappe dans les situations graves.

La mise en scène esthétisante de **Corinne Frimas** joue sur la simplicité et la symbolique. Un mur de verre d'eau a été monté, une eau qui parfois prend un goût quand la pureté qu'elle représente est entachée. Le long

rideau de papier qui se prolonge sur toute la scène occupe une place centrale dans ce décor épuré. Entretenu il finira déchiré, comme le cœur de la femme trompée.

Valérie Fontaine, Marianne Legall et François Pick créent, grâce à leur jeu mais aussi à la disposition centrale de la scène, une véritable proximité, voire intimité, avec le public. Il n'est pas seulement spectateur mais témoin. Il entre dans la confidence, les non dits et faux-semblants. Les personnages s'interrogent et questionnent les spectateurs, cherchent un appui dans leur douleur.

La pièce explore un thème simplement humain s'immisce dans les tourments des êtres, le tout avec justesse et élégance.

<http://theatre-danse.fluctuat.net/blog/35882-la-ville-ou-la-campagne-.html>

La Ville ou la Campagne ?

Posté par [Catherine](#) le 06.02.09 à 18:23

Martin Crimp a le vent en poupe. Il n'y a qu'à se souvenir de la foule qui se pressait pour le rencontrer à la Maison des Métallos le 14 novembre dernier. Il faut dire que la rencontre faisait immédiatement suite aux représentations de l'extraordinaire *Face au mur* qu'avait présenté Hubert Colas au théâtre de la Colline. Lors du débat, il avait beaucoup été question des deux manières d'écrire de l'auteur anglais : d'un côté une écriture éclatée, fragmentée, faite de style indirect (*Tout va mieux*, *Face au mur*, *Atteintes à sa vie...*), de l'autre, une écriture a priori plus classique, avec des personnages et des actions, comme dans *La Ville* et *La Campagne*.

On peut justement voir ces deux dernières pièces à Paris actuellement. *La ville* est donnée au théâtre des Abbesses. Le couple, l'amour, les enfants, l'écriture, le vrai, le faux, l'horreur jamais très loin, tous les grands thèmes crimpiens sont là. Mais les comédiens de Marc Paquien jouent les mots au plus plat, en incarnant les personnages de manière parfaitement stéréotypée, et avec une certaine fausseté dont il n'est pas clairement évident qu'elle soit voulue. Même si l'on finit par soupçonner, malgré tout, combien cette pièce pourrait surprendre, il est recommandé d'ignorer cette *Ville* toute aplatie, au risque d'envisager de reléguer Crimp au rang des auteurs sans grand intérêt.



En parallèle, et dans une configuration beaucoup plus intimiste, il est possible de voir *La Campagne* à la Maison des Métallos. Pour ce pendant bucolique à La Ville, la metteuse en scène Corinne Frimas n'a pas vraiment opté pour l'un ou l'autre des deux styles revendiqués de l'auteur : musicalité des mots ou réalisme incarné ? Le mari et la femme jouent "poétique" - bien qu'avec hésitation - quand la comédienne qui joue la maîtresse, formidable Marianne Legall, plonge à fond dans une incarnation engagée de son personnage. Et nous voici rassurés : oui, le verbe de Crimp fonctionne à merveille dans une interprétation réaliste, pourvu que celle-ci soit talentueuse et un tantinet exacerbée. Et du coup, c'est *La campagne* qui l'emporte, avec une belle longueur d'avance.

La Ville, de Martin Crimp, mise en scène Marc Paquien, avec Hélène Alexandridis, **Marianne Denicourt**, André Marcon et Janaïna Suaudeau jusqu'au 13 février au théâtre des Abbesses

La Campagne de Martin Crimp, mise en scène Corinne Frimas, avec Valérie Fontaine, Marianne Legall, François Pick jusqu'au 14 février à la Maison des Métallos

<http://www.theatrorama.com/2009/02/la-campagne/>

La Campagne

Publié par Bruno Deslot dans [Théâtre](#) le 04 fév 2009

Un havre de paix, semble-t-il !

Le docteur Richard et sa femme se sont installés à la campagne pour y goûter les plaisirs d'une vie tranquille et sereine. Le temps semble s'être arrêté dans ce lieu calme en apparence, rassurant et paisible. Mais un soir, Richard (le docteur) rentre avec une inconnue. Dès lors le doute s'installe, la campagne paisible révèle ses secrets intimes et jette le trouble au sein du couple dont les relations sont fondées sur le mensonge. L'arrivée de Rébecca bouleverse le quotidien d'une cellule familiale confortée dans l'image fantasmée du couple idéal qu'elle s'est construite. La jeune femme malmène ce monument de tartufferie, par sa présence incongrue qui dérange. La suspicion devient ambiante et l'on découvre bientôt que Rébecca n'est autre que la maîtresse de Richard. La pièce se fonde sur une intrigue policière sans que la vérité n'éclate vraiment. Tout est suggéré, non avoué, et participe du secret de famille auquel les protagonistes sont confrontés. Idéalisée voire sublimée comme un havre de paix qui permet d'échapper au réel, la campagne n'est pas si tranquille que cela.



Le doute s'installe...

La pièce de Martin Crimp propose un univers clos et terne, envahit peu à peu par les mensonges, les faux-semblants et bientôt les révélations. Les personnages existent par l'entremise d'un texte qui manipule les êtres jusqu'à l'aliénation. Le langage utilisé ne relève pas de la performance poétique, il livre simplement, par un procédé de répétitions, la réalité d'une situation navrante. Le dialogue se chevauche par endroit afin de mettre l'accent sur les glissements de terrain qui s'opèrent entre les personnages ainsi que la dualité à laquelle ils sont confrontés. Ainsi, leur union, qu'il pensait solide comme le roc, s'érode, éprouvée par les révélations qui s'abattent sur elle. Le théâtre de Martin Crimp engage totalement le corps afin de faire entendre des rythme parlés et se construit systématiquement

sur une réécriture du réel. Il est cependant regrettable de constater des procédés trop systématiques, comme la superposition des dialogues pour exprimer l'impossibilité de communiquer ou la répétition aliénante de certaines répliques qui ne font qu'alourdir l'ensemble de la composition. Il faut sans doute dépasser les incursions faussement « durassiennes », « beckettiennes » et particulièrement indigestes, pour reconnaître que la langue de Crimp est nette, propre, bien ciselée et sans artifices.

La campagne à la ville...

La Maison des Métallos exploite pour la création de La Campagne, un nouvel espace dédié au théâtre. La petite salle du premier étage a été investie pour l'occasion et offre des volumes intéressants qui permettent de proposer aux spectateurs une programmation théâtrale à l'image du lieu.

Nous pénétrons dans une salle rectangulaire et profonde où nous accueille une femme allongée à même le sol et enroulée dans une longue bande de papier finement colorée, qui guide le regard vers un homme, à l'air soucieux et préoccupé. Le bruit d'une paire de ciseaux s'impose, de manière névrotique, à l'espace apparemment paisible dans lequel nous pénétrons. Des fenêtres blanchies à la peinture masquent ce que l'extérieur pourrait révéler. La lumière est un personnage à part entière, sa présence procède d'une nécessité. La proximité du spectateur avec les comédiens permet de participer à cette intimité sur laquelle le voile est levé le temps d'une représentation. La tension des corps révèle l'engagement total des comédiens davantage au service du texte qu'il manipule avec style, justesse et élégance. La scénographie, faussement minimaliste, permet d'alterner les moments de réflexion et d'angoisse auxquels la lumière donne raison.

Corinne Frimas réalise une mise en scène tout en nuance et dirige les acteurs avec une compréhension fine du texte de Crimp.

Valérie Fontaine, mystérieuse et habitée par ses délires hallucinatoires qu'elle évoque à propos du bonheur de s'être trouvée près de la rivière, interprète avec justesse son personnage. Marianne Legall s'amuse à franchir les limites du convenable en utilisant son corps avec une grande aisance, ce qui fait oublier, parfois, son manque de sincérité. François Pick, soucieux et préoccupé, le restera tout au long de la pièce.

La Campagne (critique), Maison des métallos à Paris

Un polar en images

C'est un accueil fort chaleureux que nous a réservé la Maison des métallos l'autre soir. Ce carrefour d'inspirations artistiques en tout genre était, il y a quelques années, le bastion historique de la revendication syndicale. Il reste aujourd'hui un lieu d'expression et accueille diverses manifestations culturelles (ateliers, spectacles, concerts, réunions, expositions, fêtes de quartier...). « La Campagne » est d'ailleurs née d'un atelier de lecture de textes de Crimp, d'une rencontre entre des comédiens et un texte. Ce qui nous frappe avant tout est la disposition des chaises, l'agencement de l'espace des spectateurs, intimement lié à celui du jeu... C'est une convivialité qui se dégage de cette petite salle sans barrières scéniques, un plaisir de jouer ensemble en dépit de l'incroyable sobriété des mots.

La pièce semble commencer comme un roman policier : Corinne et son mari médecin se sont installés à la campagne pour mener une vie plus tranquille. Une vie qui s'illustre par sa monotonie. Or, un soir, Richard ramène une jeune femme trouvée sur le bas-côté de la route. Qui est cette inconnue endormie ? Le doute s'installe, en véritable moteur de l'intrigue, sans que l'on sache où se situe véritablement son objet, gommant sans cesse ses contours mais exacerbant ses effets. C'est dans cette ambivalence, cette duplicité que s'illustre la mise en scène de Corinne Frimas. Une interprétation du texte de Crimp qui cherche à explorer les enjeux symboliques et poétiques les plus profonds de cette écriture.

L'accent est mis sur la scénographie. Divers matériaux occupent l'espace : verres, papiers enroulés et froissés, ciseaux, tous éléments du jeu enfantin dans cet univers d'adultes et de l'adultère. Ces objets élémentaires sont remarquablement agencés et emprisonnent les personnages dans un univers de symboles, qu'ils ne déchiffrent plus eux-mêmes. À cet égard, un élément du décor m'a tout particulièrement intriguée : un assemblage de verres, empilés comme un mur. Un mur qui se dresse entre les personnages, qui cristallise leurs incompréhensions... et la mienne. La transparence, me dit-on ! Cette réponse ne me satisfait pas. Les associations d'idées trop faciles et légèrement « plaquées », c'est toujours un peu agaçant – du genre le mouton = la douceur. On pense un peu à un livre d'images pour enfants auquel on voudrait expliquer, « montrer » des concepts.



© Manuella Cortès-Thonon

D'autant qu'un verre à mes yeux, si l'on y regarde de plus près, crée plutôt un effet de loupe, tend un voile opaque entre les objets du monde et mon regard. Non, le sens est ailleurs. Peut-être du côté du regard de l'enfant, de la simplicité ? Sorte de pendant au monolithe noir du 2001 de Kubrick, il serait lieu d'incompréhension, de doute, sans faire sens de manière immédiate. J'ai l'impression qu'il n'a de vocation que symbolique, n'est qu'une « image » parmi d'autres, un écran supplémentaire qui se pose à la surface du texte. Cette omniprésence de ce qui dans le texte était davantage de l'ordre de l'écho, de l'évocation dérangement me laisse un peu sceptique, même si je sens que cet objet est lourd de significations. Peut-être un peu trop justement. Ou alors pourquoi ne pas l'assumer complètement, l'exploiter davantage ? Il semble relégué dans un coin du plateau, et fait office de symbole à demi caché, censé parler de lui-même, alors que dans ce texte les choses tendent à prendre le pas sur les individus, à effacer les sentiments. Cette idée recèle d'immenses potentialités. Il est seulement dommage que ce dispositif nous intrigue sans vraiment nous frapper.

Mais assez parlé des objets. Les comédiens réalisent tous de remarquables prestations, sensibles à la fluidité des dialogues et à la musicalité des mots. Dans ce brouillard des sentiments, Rebecca la maîtresse est l'antipode, la citadine, la séductrice, l'émotionnelle. Cette étrange inconnue, qui a « besoin de médicaments », se met à nu lorsqu'elle prétend vouloir raconter une histoire aux enfants de Richard et tente de lever le voile. Marianne Legall est à cet instant diabolique et cynique, une femme blessée. Quant à la comédienne Valérie Fontaine, qui ouvre la scène en découpant des images dans du papier, elle semble tisser, telle une Parque, le cocon d'où sortira Rebecca. Dans la dernière scène, qui marque la disparition des sensations, la pétrification du cœur, elle est absolument magnifique. D'ailleurs, en relisant le texte de Crimp, c'est étrangement sa voix qui résonne encore, l'ombre de sa robe noire que j'entrevois, comme une silhouette qui erre entre les lignes, grave et belle. ¶

Claire Stavaux
Les Trois Coups

La Campagne, de Martin Crimp

Compagnie Vertigo • 65, rue Saint-Germain • 93230 Romainville

01 48 44 43 40 | 06 27 03 42 32

cievertigo@free.fr

www.compagnievertigo.org

En partenariat avec la Maison des métallos

Mise en scène : Corinne Frimas

Avec : Valérie Fontaine, Marianne Legall, François Pick

Lumières : Daniel Lévy

Costumes : Olga Karpinsky

Mur de verre : David Toppani

Papier : Sandrine Paumelle

Diffusion : Luce Paquet

la-boussole-92@orange.fr

Maison des métallos • 94, rue Jean-Pierre-Timbaud • 75011 Paris

01 48 05 88 27 | télécopie 01 48 07 88 21

Réservations : 01 47 00 25 20

Du 3 au 14 février 2009 à 20 h 30, le samedi à 17 heures

Petite salle

13 € | 9 € | 8 € (détenteur de la Carte métallos) | 5 €